



Martine Burgos, Nassira Hedjerassi, Patrick Perez, Fabienne Soldini et
Philippe Vitale

Des jeunes et des bibliothèques Trois études sur la fréquentation juvénile

Éditions de la Bibliothèque publique d'information

Des usages en déviance aux délits

DOI : 10.4000/books.bibpompidou.155

Éditeur : Éditions de la Bibliothèque publique d'information

Lieu d'édition : Paris

Année d'édition : 2003

Date de mise en ligne : 21 mai 2013

Collection : Études et recherche

EAN électronique : 9782842461737



<http://books.openedition.org>

Référence électronique

BURGOS, Martine ; et al. *Des usages en déviance aux délits* In : *Des jeunes et des bibliothèques : Trois études sur la fréquentation juvénile* [en ligne]. Paris : Éditions de la Bibliothèque publique d'information, 2003 (généré le 15 mai 2023). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/bibpompidou/155>>. ISBN : 9782842461737. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.bibpompidou.155>.

Ce document a été généré automatiquement le 15 mai 2023. Il est issu d'une numérisation par reconnaissance optique de caractères.

Des usages en déviance aux délits

- 1 « C'est la garderie ici. Regarde. Y a le marché aujourd'hui, alors les parents, ils laissent les gamins là. »
- 2 C'est ainsi que Mohamed, vigile à la médiathèque Armstrong, commente l'occupation de la médiathèque en ce mercredi de décembre. Il nous montre du doigt des groupes d'adolescents installés ici et là, ou en mouvement dans la bibliothèque :
- 3 « Et ceux-là ! Ils viennent pour être au chaud, pour passer le temps ! »
- 4 Jusqu'à maintenant nous avons eu l'occasion de présenter des usages collectifs certes sources de tensions, mais inscrits dans une certaine conformité par rapport aux règles d'usage des bibliothèques ; nous allons maintenant analyser des formes de regroupement à proprement parler problématiques dans les espaces publics que sont les bibliothèques.

Une utilisation a *minima*

- 5 « On vient squatter des chaises...C'est plus confortable. » (Ahmed, médiathèque Armstrong.)
- 6 Si pour les usagers évoqués dans le chapitre précédent la bibliothèque demeurait le lieu des livres, ici elle est appréhendée avant tout comme un espace, défini minimalement par sa dimension matérielle : c'est un bâtiment public doté de chaises, tables, chauffage, dont l'accès est libre et gratuit. Ces adolescents reconnaissent une telle utilisation de la bibliothèque : en hiver, par exemple, lorsqu'il fait froid dehors, qu'ils ne peuvent pas se regrouper à l'extérieur, sur la place ou sous les porches, se livrer à d'autres activités collectives telles que jouer au football, tenir des assemblées, déambuler. Les bibliothèques jouent alors le rôle de quartier d'hiver, pour les plus âgés d'entre eux, et d'été pour les plus jeunes. Elles sont leur point de ralliement et de rassemblement. Faute de disposer de lieux propres, ils s'y installent. Ils monopolisent des tables et des chaises, comme ils occupent à l'extérieur les bancs publics. Les jeunes inscrits dans des utilisations collectives, que nous avons interrogés se plaignent fréquemment des restrictions imposées à leur environnement, à leurs lieux d'aventure et de cache. Certains espaces leur sont « interdits », inaccessibles pour des raisons à la

fois objectives et subjectives. Ainsi, par exemple, tous les équipements culturels qui entourent la médiathèque Armstrong sont, malgré leur proximité, comme effacés du paysage des jeunes.

- 7 « Et le théâtre à côté, ça sert à rien, c'est nul. [...] Et là cette galerie, j'suis même pas rentré dedans, ça sert à rien ! » (Hakim.)
- 8 Ces équipements, galerie d'art, salle de concert, théâtre, appartiennent à des univers culturels étrangers qui ne font pas sens pour eux. De plus, la médiathèque a été construite sur un terrain vague, sur lequel les jeunes garçons avaient pour habitude de jouer au football¹. Dans son travail sur le sens des pratiques incendiaires développées par des groupes de jeunes dans des quartiers populaires de Strasbourg, Henri Vieille-Grosjean (2001) a mis en évidence l'importance du sentiment d'usurpation d'espace : comme la médiathèque Armstrong, les voitures attaquées « occupent indûment un terrain sur lequel d'autres mobilités et d'autres socialisations ne peuvent plus s'exprimer » (p. 5). De fait, les moindres interstices dans lesquels les jeunes pourraient se glisser sont au plus vite condamnés. Joëlle Bordet (1998) a ainsi montré, en suivant au plus près des jeunes de cité dans leurs déplacements, leurs occupations et appropriations de l'espace, comment la systématisation de la pose d'interphones à l'entrée des immeubles limitait les possibilités pour les jeunes de s'installer dans les cages d'escalier. Les terrains vagues proches des zones d'habitation sont grillagés pour prévenir leur utilisation comme terrains de jeu ou comme aires de regroupement.
- 9 Ces restrictions d'espace s'observent aussi dans les bibliothèques. Dans tous les établissements – à l'exception de l'annexe Voltaire, ce qui s'explique par sa taille et le public qu'elle accueille – des mesures ont été prises pour verrouiller et prévenir au maximum des utilisations intempestives. Pour mettre un terme à des formes de squat jugées abusives par le personnel, les chaises ont été retirées de l'annexe Louise Michel. À la bibliothèque Condorcet, la salle de travail, qui est l'un des espaces où les jeunes usagers pourraient prendre place, est fermée aux non-inscrits, et placée sous le contrôle d'un membre du personnel. Les toilettes à la bibliothèque Condorcet et à l'annexe Curie sont fermées. Dans les médiathèques Armstrong et Hugo, des escaliers et des passages ont été condamnés car ils avaient été investis par les jeunes, qui s'y installaient à plusieurs pour fumer, rigoler, palabrer loin du contrôle du personnel.

Occuper... pour s'occuper

- 10 Pendant certaines vacances scolaires, lorsque la plupart des copains et copines sont partis, que les saisons sportives sont terminées, que l'école n'occupe plus les corps et les esprits, les bibliothèques sont des espaces de repli, des alternatives au désœuvrement.
- 11 « Ben je sais pas, je galère... Je sais pas, dès qu'on a rien à faire, on vient là... Je viens là pendant les vacances dès qu'il y a personne, ouais dès que je m'ennuie chez moi. » (Ahmed, médiathèque Armstrong.)
- 12 Ces utilisations considérées par les personnels comme à vide, puisque seul l'espace serait en jeu, sont particulièrement sujettes à tensions dans les bibliothèques. La présence en groupe peut faire peur, moins parfois par la taille même du collectif qu'en raison de l'image surmédiatisée des jeunes errant par bandes dans les espaces publics. Les formes que prennent ces occupations peuvent être vécues par les autres usagers et

le personnel des bibliothèques comme une forme de violence en soi. Sans minorer les conséquences problématiques de ce phénomène de « squat », il nous semble qu'il est à réinterroger, au-delà de la visibilité de sa manifestation.

« Chez soi »

- 13 Un certain nombre d'« installations » s'expliquent par l'annexion de ces espaces comme second ou autre chez-soi. C'est littéralement ainsi que Hakim, dont nous dessinerons plus loin le profil, présente la médiathèque Armstrong : « Je suis chez moi ici...C'est ma deuxième maison ! »
- 14 Dans ces usages qui peuvent paraître vides de sens, il nous semble que peuvent se rejouer les rapports à l'équipement culturel, à un autre niveau d'appropriation que la seule utilisation matérielle. Notons d'ailleurs l'extrême rareté des conduites de « zonage ». Ces groupes d'adolescents ne se contentent pas de rester assis. Ils circulent d'un niveau à l'autre, et sont particulièrement utilisateurs des différents supports multimédias. La présence de ces supports dépoussière aux yeux des jeunes utilisateurs ces institutions de culture que sont les bibliothèques, pour les inscrire dans une modernité avec laquelle ils se sentent plus en phase. Les très jeunes enfants s'exercent sur les postes de consultation des catalogues, à défaut de pouvoir utiliser des jeux. Des adolescents, qui par ailleurs sont dans un rapport déclaratif de dépréciation des bibliothèques, évoquent positivement les équipements informatiques, en particulier les accès à l'Internet, quand ils sont mis à leur disposition. Les bibliothèques sont comme sauvées, de leur point de vue, par ces technologies :
- 15 « L'Internet, c'est très intéressant, c'est bien ça...Là, au moins, ils ont bien fait de mettre ça pour faire des recherches. Pour faire, c'est bien, vu que leur ordinateur à deux francs, là [il désigne les réseaux de cédéroms], y a rien dedans. » (Hakim.)
- 16 De plus, avec ces supports, on voit apparaître en bibliothèques des usages collectifs autorisés, et même obligés par manque d'équipement en nombre.
- 17 Si ces utilisations « conformes » des ressources de la bibliothèque peuvent participer d'une stratégie d'occupation des espaces, elles permettent à certains de transformer leurs pratiques. Sans verser dans une forme d'angélisme, nous pouvons témoigner de ces appropriations par détour des collections des bibliothèques. L'impression de petites marques dans les entours peut permettre la réduction de leur caractère étranger, dans le sens d'extérieur. Les remarques que nous faisons sur les différences marquées par les groupes de jeunes plutôt utilisateurs des bibliothèques publiques que des CDI, ont leur pertinence ici. Dans la mesure même où ces institutions culturelles offrent toutes sortes de supports, que les usagers sont libres de leur circulation et de leurs choix, un rapprochement entre ces publics juvéniles et des collections vers lesquelles ils ne se tourneraient pas spontanément est susceptible de se produire. Nous citerons ici l'exemple de trois garçons, utilisateurs de la salle de travail des jeunes à la médiathèque Armstrong, qui finissent par s'installer également dans les espaces de consultation des ouvrages, prendre et choisir ensemble des livres, les commenter, alors qu'auparavant ils ne s'attardaient pas à la bibliothèque, préférant sortir pour jouer ensemble au football. Et nous pourrions donner d'autres exemples encore de ce type, relevés au cours de nos observations.

Les bibliothèques comme scènes d'exposition de soi

- 18 En revanche, pour ceux qui dénoncent la « nullité » – au sens d'« inutilité » – de la bibliothèque, il est question de se détourner des ressources proposées. Pour ces jeunes usagers collectifs, des garçons pour la plupart, la bibliothèque se présente avant tout comme un espace social d'interactions où il est possible de parader, jouer, provoquer. Il ne s'agit plus simplement de travailler ensemble bruyamment ; ici les interpellations, entre les membres du groupe, en direction d'autres usagers, ou du personnel, relèvent d'une autre logique, celle de la valorisation et de l'exposition de soi. Michel Kokoreff (2001), dans ses travaux sur la dynamique des rapports des jeunes aux espaces urbains, propose une analyse de ces formes de détournement des espaces publics par des groupes de jeunes, qui se révèle pertinente dans le cadre de notre étude :
- 19 « L'investissement de ces espaces publics répond aussi d'une stratégie de visibilisation et d'attraction des regards – au même titre que celle qui anime les supporters de football. Et ce sont bien cette présence et les formes de théâtralisation parfois violentes qu'elle implique, qui sont considérées comme socialement problématiques » (p. 8-9.)
- 20 Les bibliothèques figurent ainsi en bonne place au rang de tous ces espaces publics réappropriés bruyamment par des groupes de jeunes, qui entendent sciemment y transgresser les règles (implicites) d'usages qui prévalent en leur sein. Les formes de surenchère langagière auxquelles se livrent ces jeunes suscitent des rappels à l'ordre fréquents, que ce soit sur le plan du niveau sonore ou celui de la correction de la langue. Les observations et analyses faites dans le champ scolaire ont également ici toute leur pertinence pour les bibliothèques : selon Michel Wieviorka (1999), les agressions dont les enseignants se sentent l'objet relèvent plus de la non-reconnaissance symbolique que de la violence concrète :
- 21 « Le bruit, les élèves dissipés, les remarques déplacées, les postures et quelquefois l'apparence physique (même si elle n'est jamais mentionnée telle quelle) déstabilisent les enseignants et sont perçus comme violents » (*op. cit.*, p. 132.).
- 22 Dans le rapport aux invectives, il y a donc lieu de déchiffrer et de discriminer la part du jeu et celle de l'agression. Les travaux du sociolinguiste américain William Labov permettent pour leur part de restituer la part du ludique dans ces apostrophes (1978). Ce dernier avait travaillé sur les pratiques langagières des jeunes garçons de la communauté noire américaine. À rebours des représentations déficitaristes et misérabilistes dominantes, produites à la fois par les acteurs du monde scolaire, les psychologues et les linguistes, il s'est employé à faire ressortir la richesse de ces pratiques. Il a pu analyser ces interactions spécifiques auxquelles certains garçons s'adonnent dans leurs échanges quotidiens. Par jeu, ils pratiquent des formes de joutes oratoires, que W. Labov qualifie de « vannage ». C'est à qui sera le plus habile. Dans notre corpus, la « déconnade » est largement présente : « déconner » entre eux, en « s'envoyant des vanes » (invectives verbales, surenchères...), « déconner » avec les autres, en provoquant soit les autres usagers (en général les autres jeunes), soit le personnel, en particulier les vigiles lorsqu'il y en a. David Lepoutre (1997), dans le cadre de sa recherche de type ethnologique sur la culture des rues effectuées entre 1990 et 1996 à La Courneuve, s'est lui aussi employé à analyser, dans une perspective goffmanienne, ces rituels langagiers qui se développent à l'intérieur des groupes de jeunes des cités. Ses travaux soulignent la place centrale des « discussions et parties de rigolade » dans les sociabilités adolescentes. Ces jeux sont à mettre en rapport avec

toutes les pratiques langagières actuelles foisonnantes (slam, rap...) et caractéristiques des jeunes des quartiers populaires. Ce qui pose problème, c'est la confrontation entre ces « parlures² », qui mêlent différents registres, et une institution culturelle publique telle que la bibliothèque. De manière implicite, il serait attendu des usagers des bibliothèques en général un langage plus académique, c'est-à-dire plus proche des normes³ qui régissent les productions langagières dans l'univers scolaire. Ce qui n'est en fait qu'un jeu est entendu⁴ par des oreilles peu accoutumées à ces pratiques comme irrespectueux, à tout le moins indigne d'être proféré dans un tel espace. Fusent les qualificatifs tels que « pédé », « branleur », un ensemble de variations autour de « ta race », pour se désigner les uns les autres, différentes expressions construites autour de « nique »...Les expressions qui désignent les filles relèvent, quant à elles, d'un registre particulièrement machiste et souvent obscène : elles se voient traitées de « pétasse, pouf, karba... ».

- 23 Si nous suivons ces analyses, les rapports sociaux de classe, de génération et de sexe, avec un personnel majoritairement féminin, seraient pour partie la cause des malentendus, au sens propre comme au sens figuré, que génère ce type de pratiques langagières. Nous avons effectivement relevé des divergences d'appréciation entre les personnels face à ces pratiques de sociabilités langagières. Les jeunes employés se montrent beaucoup plus « conciliants » que leurs collègues plus âgés, pour qui fonctionne toujours cette règle implicite de correction de la langue. À l'inverse, les agents de sécurité ou les emplois jeunes, précisément recrutés sur certains sites en raison de leur supposée proximité sociale, culturelle et générationnelle avec ces jeunes publics, sont les plus en phase avec ces pratiques.

Des incivilités aux délits, aux violences

- 24 Nous nous sommes intéressés jusqu'ici aux modes d'occupation relativement conformes, mais qui peuvent poser problème et être sources de conflits. Venons maintenant à des formes plus aiguës de confrontation, qui vont de l'interpellation verbale aux dégradations matérielles et jusqu'à l'affrontement physique. Il faut préciser toutefois que nous n'avons pas été témoins de situations limites ni de confrontation violente. En raison de sa position excentrée par rapport aux réseaux de jeunesse de la ville, la bibliothèque centrale Condorcet est épargnée, sauf exception (nous avons pu assister nous-même à des affrontements physiques provoqués par des cas pathologiques). À Néville et à Hay-la-Forêt, des vigiles sont employés pour maintenir l'ordre.
- 25 Viser la bibliothèque, pour certains groupes de jeunes, souvent en échec scolaire, c'est peut-être l'occasion de se jouer d'une institution qui n'est certes pas l'École mais qui s'en rapproche. C'est choisir, ou à tout le moins trouver l'occasion, à bon compte, de s'attaquer au symbole d'autorité que représentent les bibliothèques, leurs personnels et certains de leurs usagers dans ces quartiers stigmatisés socialement. De fait, le sens de la présence de ces bandes de jeunes dans les bibliothèques est symboliquement et socialement différent de celui de leur déambulation ou de leur rassemblement dans les halls de gare et les centres commerciaux. On ne peut exclure cette dimension : la présence à la bibliothèque est chargée d'enjeux symboliques par rapport aux livres, à la culture, à l'école et à la société en général. En cherchant le conflit avec la bibliothèque, ces jeunes tentent de retourner la violence symbolique de cette institution, et plus

largement de retourner les rapports de domination qu'ils subissent, ont subis ailleurs, à l'école, dans la société. L'établissement culturel avive leur sentiment d'injustice et de frustration. Il est perçu comme un équipement de luxe qui ne leur est pas destiné et dont ils sont tenus à l'écart symboliquement et physiquement par les opérations de filtre à l'entrée.

- 26 « Pour moi elle sert à rien, tout le monde le dit, elle sert à rien, cette médiathèque !
- Tous ? tes copains ?
 - Ben ouais, tous [...]. Au moins, ils auraient dû laisser celle-là (l'ancienne bibliothèque centrale). Même là, le MJC (Maison de la jeunesse et de la culture), là, il était à côté. On descendait vite fait. Maintenant il faut qu'on aille jusqu'au Lavoisier, à côté de la Gare ! » (Hakin, Médiathèque Armstrong.)
- 27 Ces groupes de jeunes usagers, dans leurs discours et dans leurs pratiques, opèrent des retournements et des contournements propres à produire une revalorisation de leur personne. Faire nombre, trouver place dans les bibliothèques, c'est se saisir au sens propre de l'espace. Comme exemple de retournement suprême, on citera cette affirmation lapidaire assénée par Ahmed et Carlos, deux adolescents utilisateurs certes très réguliers de la médiathèque Armstrong, mais plus comme « galériens » que comme « bouffons⁵ » pour reprendre leur catégorisation :
- 28 « La bibliothèque, c'est la zone. C'est nul, c'est nul. Ça sert à rien. » (Ahmed et Carlos, médiathèque Armstrong.)
- 29 Au-delà de l'aspect convenu de cette disqualification, le retournement ainsi opéré nous semble intéressant. S'approprier ces espaces publics, en dérogeant avec l'imposition institutionnelle de règles de comportement dont la légitimité est remise en question, passe par des manifestations intempestives, des provocations dont l'enjeu est bien d'aller à contre-courant, de contester ces normes, et plus largement les autorités publiques.

Logiques territoriales à l'œuvre

- 30 De manière contingente, les bibliothèques peuvent devenir le théâtre d'interactions conflictuelles entre différents groupes d'adolescents. Hakim, en évoquant ses expériences, à la bibliothèque comme à l'extérieur, fait bien ressortir ces modes d'affiliation territoriale. La médiathèque Armstrong est parfois le cadre des affrontements qui opposent les « gars de la Fabrique » à ceux de la Cité des Fleurs (dont il est). À travers ces oppositions et ces conflits, un ordre territorial exogène est importé et imposé par les usagers collectifs juvéniles.

Des activités délictueuses

- 31 Les bibliothèques peuvent aussi, en coulisses, puisqu'il s'agit d'activités souterraines qui ne doivent pas apparaître à la lumière, être le siège d'activités de braconnage⁶. Nous avons choisi sur le terrain de nous en tenir à l'observable, sans chercher à explorer plus avant d'autres modes d'utilisation collective illicites des bibliothèques et de leurs abords immédiats, lesquels existent pourtant.

Hakim et le collectif : entre la répulsion et l'attraction

- 32 Nous proposons de nous arrêter sur le « tableau » d'un usager, dans le sens proposé par Bernard Lahire (1995) dans ses *Tableaux de famille*, c'est-à-dire que nous visons, au travers de cette histoire, moins l'exemplarité que la significativité.
- 33 Hakim, rencontré dans la médiathèque Armstrong, et déjà cité ici, présente des postures contrastées. Pris dans un certain nombre de tensions, il met en pratique des utilisations plurielles de la bibliothèque, en oscillation constante entre usage solitaire et usage collectif, à l'intérieur comme à l'extérieur de l'établissement. Dès la rentrée, nous avons noté sa présence quasi quotidienne à la bibliothèque. Il venait chaque jour « feuilleter » *L'Équipe* et *Le Parisien libéré*, seul ou, le plus souvent, accompagné ou rejoint par des copains, avec lesquels il discutait des résultats de football ou des matchs vus la veille à la télévision. Par ailleurs, il s'installait fréquemment dans le coin des BD pour lire sur place.

Les autres et moi : la distinction

- 34 Hakim met nettement en avant les valeurs du respect : respect dû aux aînés, aux principes religieux, au pays d'origine, à la langue, à la culture. Il s'oppose, dans son discours, aux « autres », ses pairs qui habitent dans le même quartier, mais qui, précisément, ne respectent rien ni personne.
- 35 « Ils chantent tout le temps, ils rigolent tout le temps, des bêtises tout le temps. »
- 36 Cette différence qu'il établit entre lui et les autres se retrouve dans son comportement, marqué par la prise de distance avec ses pairs qui « déconnent ». Il déploie des stratégies d'évitement pour ne pas supporter les conséquences des actions des autres :
- 37 « Avec certaines personnes, y faut pas venir. Si vous venez avec deux ou trois fous de la cité-là, on sait qu'eux y vont faire des conneries. Alors, évitez, on les évite, et c'est bon, on sera tranquille, comme ça, on vire pas. »
- 38 Dans le tableau qu'il dessine, ses pairs sont définis par deux traits qui reviennent de manière lancinante ; traits significatifs puisque nous les retrouvons dans d'autres entretiens : la « déconnade » et le refus de sortir du quartier et de ses limites, auxquels se tiendraient beaucoup de « gars » de son quartier : « Des fois ils veulent pas bouger, ils veulent seulement qu'aller à côté, là, ils veulent aller à Ryottes, là.
- Au Carrefour ?
 - Ouais, ils aiment que tourner là-bas... »
- 39 Hakim tient à se défaire de cette image qui lui est renvoyée à l'école, à la bibliothèque, à l'extérieur : image qui le confond avec les autres (ceux qui déconnent) et surtout qui l'expose à des mesures stigmatisantes et avilissantes. C'est par exemple l'exclusion de la bibliothèque :
- 40 « Il nous vire, là, le vigile, le grand, Mohamed...Il est bien, il est très gentil, mais y en a qui déconnent avec lui, c'est pour ça il les vire. Il a raison. » Ce sont aussi les contrôles effectués par les forces de l'ordre dans l'espace public et visible :
- 41 « J'aime pas, moi, me faire contrôler devant elles, les voisines, c'est la honte. Ils déconnent, je sais pas c'qui font, les flics i venaient plus. Là ils sont revenus deux fois.

Ils m'ont serré, j'aime pas ça, sous le regard des daronnes. Immédiatement ma mère elle savait : j'aime pas ça. »

- 42 Cela se traduit aussi par la limitation des offres culturelles proposées aux garçons du quartier.
- 43 « Je crois que ce soir y a France - Croatie, ils (la Maison de la jeunesse et de la culture) l'ont proposé à tout le monde, sauf à nous, des places comme ça gratuites ! Ils préviennent la Fabrique, les Bleuets, les Tertres, mais, la Cité des Fleurs, ils viennent pas. »
- 44 Ce type de distanciation se retrouve dans son parcours scolaire. Son admission au lycée général en seconde option Sciences économiques et sociales, l'obtention du brevet des collèges illustrent son profil atypique et la distance volontaire qu'il maintient avec les autres :
- 45 « C'est con pour eux. Regardez, maintenant ils sont tous en BEP vu que de la classe on est quoi trois - quatre à aller au lycée en général, c'est tout, quatre c'est tout : moi, une fille, deux filles et trois garçons, c'est tout à aller en général. Même des filles, y en a, elles sont en BEP, BEP esthétique...[soupir]. » Il s'inscrit dans une logique de distinction revendiquée, même lorsque règne l'homogénéité entre « moi » et « eux » :
- 46 « L'année dernière, j'avais une classe, ils ont mis tous les gars de la cité, on était tous du même quartier. Ils nous ont mis dans une classe, c'était le truc de fous, j'me demande comment ils nous ont supportés les professeurs pendant toute une année [...]. »

Moi et les autres : l'entre-soi de référence, d'identité et de défense

- 47 Si Hakim développe cette logique de distinction, la reconnaissance constitue également un élément pivot dans sa construction subjective. En fait, ses groupes de références sont mouvants selon les objets et les pratiques auxquels ils renvoient. Deux pronoms reviennent significativement dans son discours : le pronom personnel « ils », sans que soit fixe le groupe auquel il réfère, et l'impersonnel « on », à la fois inclusif et exclusif. L'appartenance à un quartier, un groupe circonscrit peut être clairement affirmée voire même revendiquée par Hakim. Pour les pratiques de football ou les autres propositions de loisirs (sorties, équipements culturels) s'affirme un « nous », qui renvoie sans ambiguïté aux « gars du quartier ». Cette revendication collective alimente également le rapport à la médiathèque :
- 48 « Ça sert à rien [*il hurle presque*], ça sert à rien cette médiathèque. Au lieu de mettre pour nous un bon petit gymnase, pour nous, pour qu'on tape le ballon, ils nous mettent ça là [...]. On avait demandé à l'adjoint au maire, on est partis l'autre fois : "Donnez-nous une salle". Non, ils veulent pas. Voilà y a la salle [...], là, à côté, c'est vide. Cette salle, ils veulent même pas nous la donner ! [...]Même là on demande une salle pour l'association pour faire les cours, ils veulent pas ! »
- 49 Même s'il entre une part de convenu dans ces doléances, un tel sentiment d'exclusion constitue le ciment qui lie les groupes de jeunes et leur confère cette identité de quartier. Comme le soulignait Michel Kokoreff (2001), « la demande persistante d'accès à un local », que nous retrouvons dans la plupart des recherches sur les jeunes de quartiers relégués, devrait être interprétée comme « autant de répliques face à la relégation et au déclasserment » (*op. cit.*, p. 9).

- 50 De même, on retrouve cette identité collective évoquée en creux lorsqu'il parle de son expérience lycéenne actuelle. D'une manière paradoxale, qui peut paraître contradictoire avec le discours tenu sur sa classe de troisième qu'il caractérisait par un climat de folie, il qualifie sa classe actuelle de « nulle » :
- 51 « Là laisse tomber ! Une vieille classe !
- Ça veut dire quoi une vieille classe ?
 - Pas d'ambiance, rien, ils rigolent de temps en temps comme ça. C'est nul ! »
- 52 Nous retrouvons en fait un des éléments identificatoires forts pour ces groupes de jeunes : dans cette capacité à rigoler ensemble se tisse leur lien comme groupe face à l'enseignant, et plus largement face à l'univers scolaire, à la fois en termes générationnel, social, culturel et même ethnique comme nous allons le voir. Plus fondamentalement, ce qui ressort de ses relations avec cette classe, c'est le sentiment d'étrangeté que ressent Hakim face à l'hétérogénéité des élèves, en contraste avec l'exceptionnelle homogénéité de sa classe de troisième :
- 53 « La plupart, i viennent de Soissy, Soissy, [...] et en ce moment je parle avec aucun, je parle quoi avec deux ou trois, trois ou quatre, c'est tout, juste avec mon copain, celui-là de l'année dernière, on est tout le temps ensemble. C'est tout. Une classe comme ça, elle est super nulle !
- Nulle ?
 - Ouais super nulle, c'est tous des intellos, ils nous ont mis dans une classe d'intellos, je crois.
 - Ah ouais ?
 - Ouais, ils sont tous forts. 19, 18...[*claque des doigts*] Rien que le premier jour ça se voyait. Je suis arrivé dans cette classe j'me suis dit : « Oh, c'est bon, une classe de Français ! »
 - Une classe de Français ?
 - La plupart, c'est des Français dans ma classe ! »
- 54 À cette classe, il oppose l'image d'une classe mythique, impossible, où cela se passerait mieux : où il retrouverait en fait les autres, c'est-à-dire ses pairs, ceux du quartier.

Le tiraillement

- 55 Hakim semble tiraillé entre différentes logiques et constructions subjectives et sociales⁷, entre les impasses de l'enfermement dans les réseaux sociaux juvéniles de proximité, observés dans son quartier, et l'étrangeté, voire la violence, de la confrontation avec d'autres réseaux de sociabilité. Il est pris dans les difficultés, entre la protection que constitue cet entre-soi : « Je me plais ici, c'est tout...du monde, l'ambiance, les rigolades avec les copains, c'est bien » et les dangers qu'il renferme, qui vont de « l'emmurement⁸ » jusqu'à la folie, ce que Hakim répète : « On est tous fous dans cette cité, tous fous, on rigole, y en a même pas un qui est normal ici [...].Même moi, je suis un fou, on m'considère comme un fou. »
- 56 Même si le mot « fou » (ou plutôt « ouf » dans le langage juvénile vernaculaire) est très fréquent dans les propos des jeunes aujourd'hui, il nous semble que dans ce contexte, pour Hakim, il appellerait une analyse plus clinique, ce dans quoi nous ne nous engagerons pas nous-même, faute de compétences. Ce terme traduit remarquablement son problème de sens, révélateur de nombre de ses apories. Hakim semble avoir trouvé dans la religion et des séjours en Algérie des solutions pour sortir de ces impasses et de ce quartier. Sa pratique religieuse peut être lue comme une forme d'arrachement à

l'engluement dans le quartier et le groupe de pairs. À la légèreté, la déconnade des pairs, Hakim oppose la force constructrice de la religion : elle réinscrirait le sujet dans une certaine normalité, caractérisée par un ensemble de règles encadrant les conduites, par contraste avec la logique du « tout est permis » dans laquelle les groupes de jeunes évoluent selon lui.

- 57 Ses séjours en Algérie participent ainsi de ses tentatives d'arrachement hors du quartier : « Ça fait huit ans que je n'y étais pas allé...là j'y suis allé...J'veis y aller pour le Ramadan. »

Le sens du collectif

- 58 Hakim fait état de manière fort explicite des difficultés qu'il lui faut surmonter dans le cadre de sa construction subjective et sociale : le tramage se révèle difficile entre le collectif et l'individuel, entre la crainte de la stigmatisation, synonyme d'exclusion, et la peur de l'isolement des réseaux de familiarité. Ce tableau engage à une relecture du phénomène de groupe, qui ne s'en tienne pas à une explication réductrice en termes de prothèses identitaires. Pour autant qu'elles ne se ferment pas à ces usagers, qu'elles ne les déqualifient pas entièrement, les bibliothèques offrent des espaces de rencontre avec certaines formes d'altérité. Investir l'espace de ce type d'établissement reviendrait à franchir un seuil symbolique : la simple présence physique dans le lieu peut relever d'une démarche de transgression sur le plan social et culturel.
- 59 Les analyses qui précèdent nous auront permis d'approcher la complexité de ce phénomène de groupes et les formes d'étrangeté qui peuvent conduire à la confrontation entre deux mondes, la bibliothèque (ses collections, ses personnels, ses usagers) et ces publics juvéniles. Dans ces espaces sociaux, particulièrement ségrégués, le groupe constitue le lieu de socialisation qui procure force et identité, qui permet de résister aux formes d'exclusion produites dans et par la sphère publique et même scolaire. Le regroupement est aussi ce qui entretient les jeux d'exclusion. En réponse à la stigmatisation négative dont ils font l'objet, ces jeunes travaillent à exclure de leur monde tous ces autres, ces « snobs⁹ » qui les considèrent avec dédain.

NOTES

1. Sur ce point, lire aussi N. HEDJERASSI (2000).
2. Pour utiliser une expression de Raymond Queneau.
3. Dans l'univers scolaire français, ces normes régissent non seulement les formes scripturales, mais aussi les productions orales : ce que les travaux de B. LAHIRE (1993 et 1994) mettent en évidence.
4. Y compris lorsque le langage bien imagé qu'ils pratiquent entre eux ne prend pour cible ni le personnel ni d'autres usagers.

5. Dans leur terminologie, les « bouffons » sont « ceux qui sucent le prof », qui travaillent (Ahmed), « qui balancent tout le temps, qui font des trucs comme ça », et « les autres, c'est les normaux » (Carlos).
6. Au sens propre du terme et non au sens métaphorique auquel avait recours Michel de Certeau pour évoquer certaines modalités d'appropriation des textes par les lecteurs.
7. Pour toutes ces analyses sur les constructions subjectives et sociales, nous renvoyons au travail de J.-Y. ROCHEX (1995).
8. Cette pratique n'est pas sans faire penser à celle de la jeunesse masculine algérienne désœuvrée, désignée sous le qualificatif de « hittiste ». Faute d'être occupés par un emploi, ces jeunes investissent l'espace public et par grappes s'adosent à un mur (« hit » en arabe) à longueur de journée.
9. C'est le terme que ces jeunes utilisent pour désigner les populations d'autres quartiers, sociologiquement différentes.